

David Markson

La Maîtresse de Wittgenstein

*Roman traduit de l'américain
par Martin Winckler*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Au commencement, j'ai laissé quelquefois des messages dans la rue.

Quelqu'un vit au Louvre, disaient certains messages. Ou à la National Gallery.

Naturellement, ils ne pouvaient dire ça que lorsque j'étais à Paris ou à Londres. Quand j'étais encore à New York, ils disaient Quelqu'un vit au Metropolitan Museum.

Personne n'est venu, bien sûr. Finalement, j'ai cessé de laisser des messages.

À vrai dire, je n'ai peut-être laissé que trois ou quatre messages en tout.

Je ne sais plus à quelle époque j'ai fait ça. Si je devais fixer une date, je crois que je dirais dix ans.

C'est peut-être bien plus ancien que ça, cela dit. Et bien sûr, à l'époque, pendant un bon bout de temps j'avais aussi complètement perdu la raison.

Je ne sais pas pendant combien de temps, mais un bon bout de temps.

Un temps fou. Voilà une expression que je crois n'avoir jamais parfaitement comprise, maintenant qu'il m'arrive de l'employer.

Un temps fou parce que j'étais folle, ou un temps fou simplement parce que j'ai oublié ?

En tout cas, cette folie ne faisait aucun doute. Comme par exemple lorsque j'ai roulé en voiture jusqu'à un coin, reculé de Turquie, pour visiter le site de l'antique Troie.

Et que, pour je ne sais quelle raison, je désirais surtout voir la rivière, au sujet de laquelle j'avais lu aussi quelque chose, et qui passe au pied de la citadelle avant de s'écouler vers la mer.

J'ai oublié le nom de cette rivière, qui n'était en fait qu'un ruisseau boueux.

Et de toute façon je ne veux pas dire vers la mer, mais vers les Dardanelles, que l'on appelait autrefois l'Hellespont.

Troie aussi avait changé de nom, naturellement. On l'avait rebaptisée Hisarlik.

À bien des égards, ma visite fut une déception, en raison de l'étonnante petitesse du site. À peine plus vaste qu'un pâté de maisons et haut de quelques étages, pour dire.

Malgré tout, des ruines on pouvait voir le mont Ida, là-bas dans le lointain.

Même à la fin du printemps, il y avait encore de la neige sur le sommet.

Dans une des vieilles légendes, je crois, on dit que quelqu'un alla y mourir. Pâris, peut-être.

Je parle du Pâris qui avait été l'amant d'Hélène, naturellement. Et qui fut blessé tout à fait à la fin de la guerre.

En fait, c'est surtout à Hélène que je pensais, lorsque j'étais à Troie.

J'allais ajouter que, pendant un moment, j'ai même

rêvé que les vaisseaux des Grecs étaient encore à l'ancre près du rivage.

Enfin, il y a des rêves qui ne font pas de mal.

En partant d'Hisarlik, la mer est à une heure de marche peut-être. J'avais projeté de traverser l'Europe en voiture via la Yougoslavie.

C'est peut-être la Yougoslavie. En tout cas, sur l'autre rive du détroit, on voit des monuments élevés à la mémoire des soldats morts là-bas pendant la Première Guerre mondiale.

Sur la rive où se trouve Troie, on peut voir un monument à l'endroit où Achille fut enterré, il y a bien plus longtemps encore.

Enfin, on dit que c'est là qu'Achille fut enterré.

Tout de même, je trouve extraordinaire que des jeunes gens aient péri là-bas au cours d'une guerre il y a tout ce temps, et péri à nouveau au même endroit trois mille ans plus tard.

Mais quoi qu'il en soit, j'ai renoncé à traverser l'Hellespont. Je veux dire les Dardanelles. À la place, j'ai pris une vedette pour passer par les îles grecques et Athènes.

Alors que je ne disposais que d'une simple page d'atlas déchirée, en guise de carte marine, je n'ai mis que deux jours sans me presser pour atteindre la Grèce. Une bonne partie de ce qu'on racontait sur cette guerre antique était sans doute très exagérée.

Il y a des choses qui font vibrer, malgré tout.

Comme par exemple, un ou deux jours plus tard, le spectacle du Parthénon sous le soleil d'une après-midi finissante.

C'est cet hiver-là que j'ai vécu au Louvre, je crois. Pour me réchauffer, je brûlais des objets d'art et des cadres dans une pièce mal ventilée. [...]